

fort fut en effet pour lui une mère adoptive, douce et bien-faisante, et il aurait volontiers dit, si Paris l'avait réclamé : « Ce n'est pas la ville où j'ai reçu le jour, c'est celle qui m'a vu grandir, celle qui m'a élevé et instruit, qui est ma véritable patrie. » C'est ainsi qu'il eût parlé certainement, inspiré par cette reconnaissance qu'il a toujours témoignée à Rochefort, et dont j'ai trouvé vingt fois des preuves, et dans son journal de voyage, et dans ses lettres, et dans ses notes éparses, et dans l'accueil même qu'il me fit, dès notre première rencontre, sur mon seul titre d'enfant de Rochefort. La reconnaissance n'est que le sentiment du juste, et ce sentiment, Bellot en était animé dès son enfance la plus tendre. Juste et bon, tel il se montre aussitôt que son âme commence à parler; or la bonté, on le sait bien, c'est toute la vertu de l'enfance. Cette bonté qui, chez l'enfant, commence par la tendresse filiale, par l'amour fraternel, pour devenir chez l'homme, charité pour ses semblables et dévouement pour l'humanité; cette bonté, il en donna des preuves éclatantes sur le banc même de l'école où il apprenait à lire. Avec quel bonheur, avec quelle émotion j'ai entendu sa mère et ses sœurs me raconter, les larmes aux yeux, les souvenirs de ses premières années, ces charmants épisodes d'un passé si cher à la mémoire de la famille, mais dont l'évocation est aujourd'hui si douloureuse à son cœur! comme il annonçait bien alors ce qu'il devait être, le plus dévoué des fils, le plus tendre des frères, le meilleur des hommes! Et comme sa jeunesse tenait religieusement les promesses de son enfance!

Ainsi elles s'exprimaient, cette mère et ces sœurs, qui ne peuvent ni ne veulent être consolées, parce qu'il n'est plus, comme dit l'Écriture; ainsi elles parlaient avec cette éloquence des douleurs vives et profondes, en effeuillant devant